

leur absence, que dépendront les succès ou les revers dans une entreprise agricole, je ne craindrai pas de m'étendre un peu longuement dans les développements auxquels donneront lieu ces diverses conditions.

L'instruction agricole

forme sans contredit un des points les plus importants pour la réussite d'une entreprise de ce genre ; et je dis à dessin *l'instruction agricole*, car je ne voudrais pas que l'on crût que j'ai voulu désigner par là cette grande variété de connaissances que beaucoup de personnes regardent comme indispensables à un agriculteur. La physique, la chimie, l'histoire naturelle, la statistique, etc., sont certainement fort utiles dans quelque position de la vie que l'on se trouve ; et il serait même à désirer qu'un grand nombre de cultivateurs possédassent ces connaissances, car l'art ainsi pourrait faire des progrès beaucoup plus rapides, en s'éclairant des observations que la science lui fourniraient. Une multitude d'opérations de l'agriculture pourraient être soumises à des règles dictées par les recherches de la science ; et si ses règles n'existent pas encore, on doit l'attribuer à l'ignorance dans laquelle ont été presque toujours plongés les hommes qui s'occupaient de la culture de la terre, et à l'éloignement qu'ont témoigné les savants, jusqu'à une époque encore très rapprochée de nous, à s'occuper des applications que la science pouvait offrir à la pratique de l'agriculture. Aussi longtemps que des hommes versés dans les sciences ne viendront pas se livrer à des études longues et approfondies sur les matières agricoles, c'est-à-dire, tant qu'ils ne quitteront pas les villes pour se placer eux-mêmes à la tête des exploitations rurales, l'application des sciences à l'agriculture sera une branche de connaissances qui restera à créer : mais s'il est vrai qu'il serait fort utile pour l'avancement ultérieur de l'art, et sous des rapports d'intérêt général, que beaucoup d'agriculteurs fussent des savants, ou que des savants se livrassent à la pratique de cet art ;

L'étude de la chimie, etc., est-elle indispensable au praticien ?

Il est bien certain aussi qu'en considérant la chose, comme je le fais ici, sous le rapport des chances de réussite d'une entreprise en particulier, rien n'est moins important que la réunion de ces connaissances dans l'homme qui doit la diriger ; car il faut bien convenir que jusqu'ici les sciences physiques et naturelles n'ont répandu que bien peu de lumières sur l'art de cultiver la terre. La vérité de cette assertion pourra être contestée par des savants étrangers à l'art agricole, et peut-être aussi par beaucoup de personnes autant étran-

gères aux sciences qu'à l'agriculture ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'elle ne trouvera pas de contradiction parmi les hommes versés à la fois dans l'étude des sciences et dans la pratique de l'art. J'irai même plus loin, et je dirai que je suis convaincu que, toutes choses égales d'ailleurs, il y aura moins de chances de succès pour le savant, à moins qu'il ne soit doué d'une extrême rectitude de jugement, et de cette disposition d'esprit qui ramène toujours au positif ; sans cela, de fausses analogies seront bien souvent pour lui un fanal trompeur, et l'habitude de tirer d'un principe toutes ses conséquences, l'entraînera fréquemment dans des routes où il sera forcé de reconnaître trop tard l'insuffisance des prévisions de la science. Je réduirai donc à un petit nombre les connaissances accessoires qui peuvent contribuer au succès d'un agriculteur. Dans les sciences naturelles, la botanique lui est réellement utile, de même que quelques notions de géométrie et de mécanique : s'il y joint la connaissance de quelque langue étrangère, surtout de la langue anglaise qui nous offre peut-être aujourd'hui les ouvrages les plus utiles à la pratique de l'art agricole, il possèdera réellement les principales connaissances accessoires qui peuvent exercer quelque influence sur le succès de son entreprise.

Mais le point fondamental dans l'instruction qui peut assurer la réussite d'un agriculteur, ce sont les connaissances agricoles proprement dites que l'on peut considérer sous trois points de vue : *les connaissances du métier, celles de l'art et celles de la science*.

Les connaissances du métier.

Le *métier* se circonscrit à des connaissances en quelque sorte matérielles, et en les bornant à une seule localité et à un mode de culture déterminé : il apprend à connaître la terre, à apprécier les effets des cultures qu'on lui donne dans telle ou telle circonstance, à juger de l'époque la plus convenable pour la semaille, la manière d'y procéder, les soins qu'exige chaque espèce de bétail, etc., etc. Le *métier* s'améliore par l'expérience, c'est-à-dire, par l'observation des faits, en se bornant aux conséquences les plus immédiates qu'on peut en tirer pour un cas particulier. L'agriculture réduite au *métier*, embrasse encore une carrière très-vaste et remplie d'une multitude de détails, et qu'il n'est pas donné à tous les praticiens de parcourir avec distinction, parce que l'observation des faits doit venir constamment ajouter à la masse des connaissances de cette espèce, et parce que tous les esprits ne sont pas également attentifs et observateurs.

L'art

considère la culture de la terre sous un point de vue beaucoup moins restreint que le *métier* : il étudie, compare et combine entre eux les procédés qui sont du *métier* dans divers pays et diverses circonstances, mais toujours en prenant pour boussole la pratique, et en envisageant ces procédés relativement aux influences locales sous lesquelles il aura à en faire des applications ; il résonne ses divers actes beaucoup plus que ne le fait le *métier* ; il calcule les résultats économiques de diverses combinaisons ou système de culture ; il se rend compte des conséquences de ses opérations, persévère dans la route qu'il avait adoptée, ou la quitte pour en prendre une autre, selon qu'il le juge conforme aux intérêts de la spéculation.

La science agricole,

que je considère ici comme entièrement distincte des sciences accessoires, étudie les rapports entre les causes et leurs effets ; elle s'efforce de généraliser les conséquences des observations que lui offre la pratique, et d'en tirer des préceptes qui deviendront de l'*art*, lorsque la pratique les aura confirmés ; elle cherche dans les autres branches des connaissances humaines des secours et des auxiliaires. Cette définition suffit pour faire pressentir que la science, dans l'acception que j'attache ici à ce mot, n'apportera pas à une entreprise agricole de grandes chances de succès. Je n'hésite pas à dire, au contraire, non-seulement qu'elle est inutile à l'homme qui veut cultiver un domaine avec profit, mais même qu'elle lui serait souvent funeste, tant à cause des distractions que ses études et ses recherches apporteraient à l'attention qu'il doit diriger sans cesse vers les détails de ses opérations, qu'à cause de la tendance systématique que prend facilement un esprit disposé à généraliser les résultats de ces observations, au lieu de se contenter d'en tirer les conséquences les plus immédiatement applicables à la pratique. La science a des illusions tellement séduisantes, qu'il est bien difficile de s'en défendre, du moins jusqu'à ce que les faits soient venus nous détromper ; et c'est un genre de leçons que l'on paye souvent un peu chèrement. Le *métier* se tient en arrière des connaissances de pratique qui s'acquièrent chaque jour hors d'un rayon très-circonscrit, autour du champ où il s'exerce ; la science s'élanche en avant de ces connaissances ; mais cette route qui convient à son essence, peut devenir périlleuse pour la pratique, et compromet souvent la réussite.

En proscrivant la science parmi les conditions du succès matériel d'une spéculation agricole, personne ne